Martin, Henri
Henri Martin

Peintres d'aujourd'hui

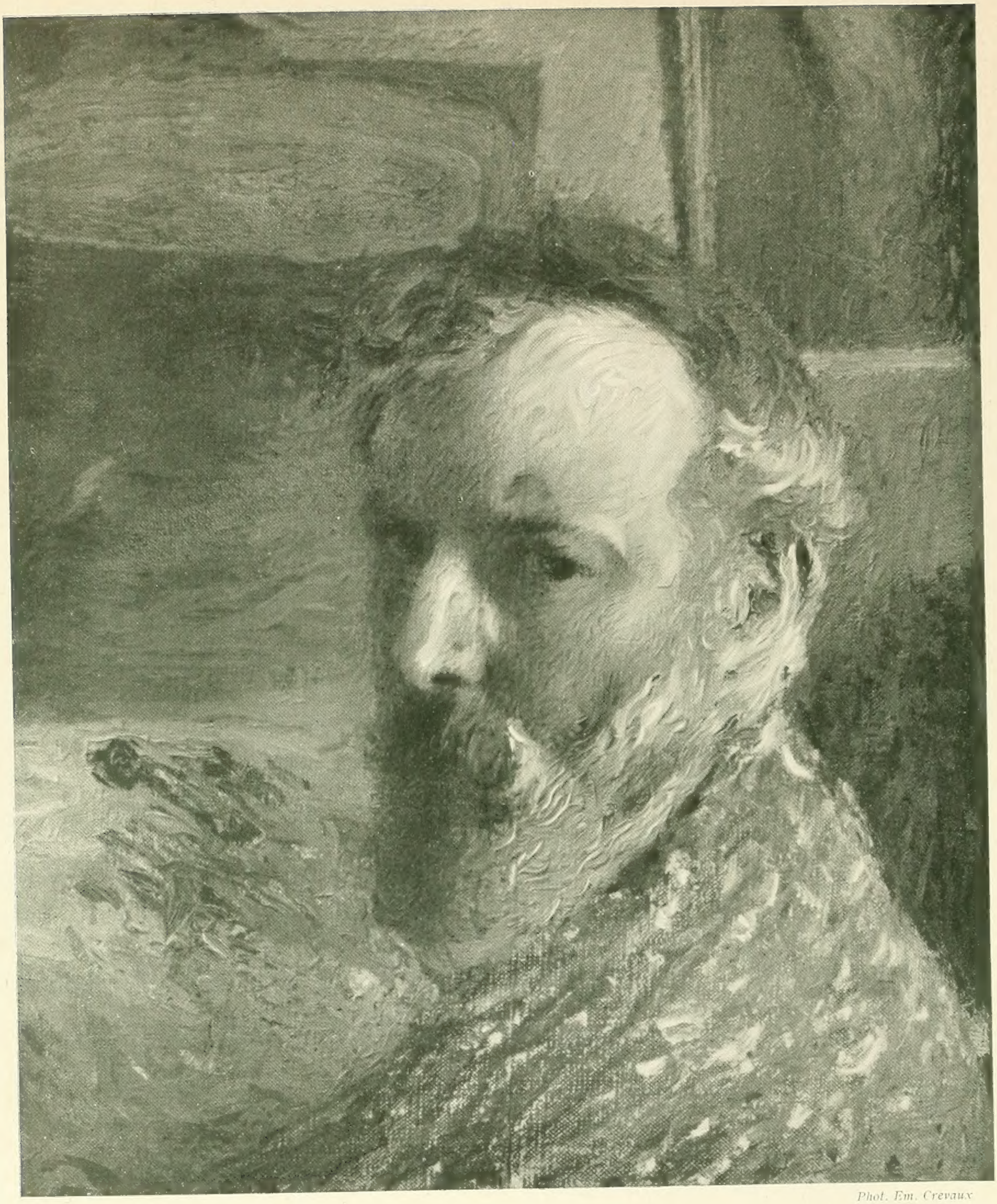
HENRI MARTIN

SA VIE — SON ŒUVRE

NOMBREUSES REPRODUCTIONS

SOCIÉTÉ D'EDITION & DE PUBLICATIONS
LIBRAIRIE FÉLIX JUVEN
PARIS — 13, Rue de l'Odéon, 13 — PARIS

= HENRI =
MARTIN



Phot. Em. Crevaux

Henri Martin

PORTRAIT DE HENRI MARTIN, PAR LUI-MÊME



Phot. Em. Crevaux

ÉTUDE

Henri Martin

Au Salon de 1883, les critiques, comme les artistes d'école et de tradition, gémissaient sur ce que M. Joséphin Peladan appelait la *contemporanéité*.

En effet, la peinture d'histoire, la grave peinture d'histoire, ne partageait plus, avec cette badine et joyeuse et pommadée peinture de genre, la royauté de l'Exposition annuelle qui se tenait au Palais de l'Industrie.

Les artistes nouveaux, à la suite de Bastien-Lepage, de Charles Cazin, de Roll, cherchaient leurs sources d'émotions dans la vie qui s'agitait autour d'eux, et, comme quelques-uns avaient déjà une certaine influence, chaque année accentuait le triomphe des idées nouvelles.

Peu de temps auparavant, Cabanel, qui avait connu de si prodigieux succès avec de grandes compositions historiques, Cabanel disait à ses jeunes confrères qui refusaient en masse les œuvres d'inspiration désuète :

— Prenez garde, Messieurs, il n'y a pas si longtemps que cette peinture a fait fureur !

Réflexion mélancolique et qui devrait être écrite en lettres d'or aux frontons de tous les Palais des Beaux-Arts.

A l'heure où le Salon de 1883 ouvrait ses portes aux invités du vernissage, Edouard Manet mourait, mais ses hardis disciples étaient là pour assurer sa survivance.

James-Abott Whistler, un Américain qui avait fait partie du fameux Salon des Refusés, exposait cette année-là le *Portrait de ma Mère,* un des orgueils du Luxembourg; dédaigneux, quelques-uns passaient, disant :

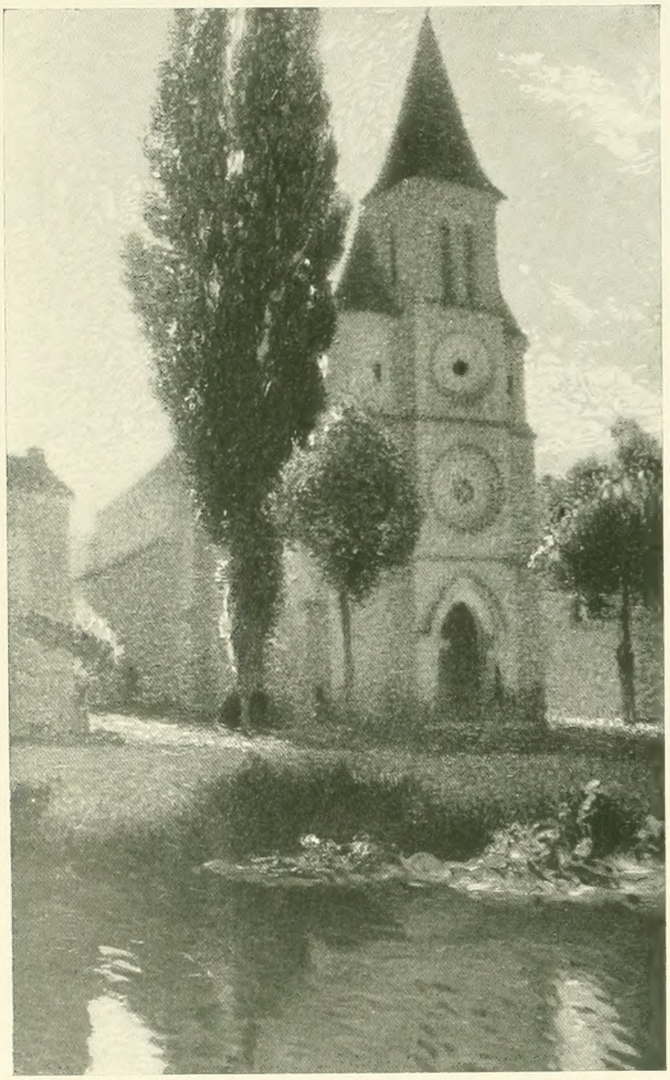
— C'est de la peinture de graveur...

Toujours est-il que le succès qui, depuis quelques années, accueillait les envois des peintres modernes, ne laissait pas d'inquiéter les " tenants " de la tradition. Un mouvement protestataire se préparait : le Salon de 1883 lui donna l'occasion d'éclater.

Et, pour une fois, les résultats en furent heureux.

Le jour du vernissage, trois œuvres avaient ému les invités des artistes : *Andromaque,* de Georges Rochegrosse ; *Francesca da Rimini,* d'Henri Martin, et le *Saint Julien l'Hospitalier,* d'Aman-Jean.

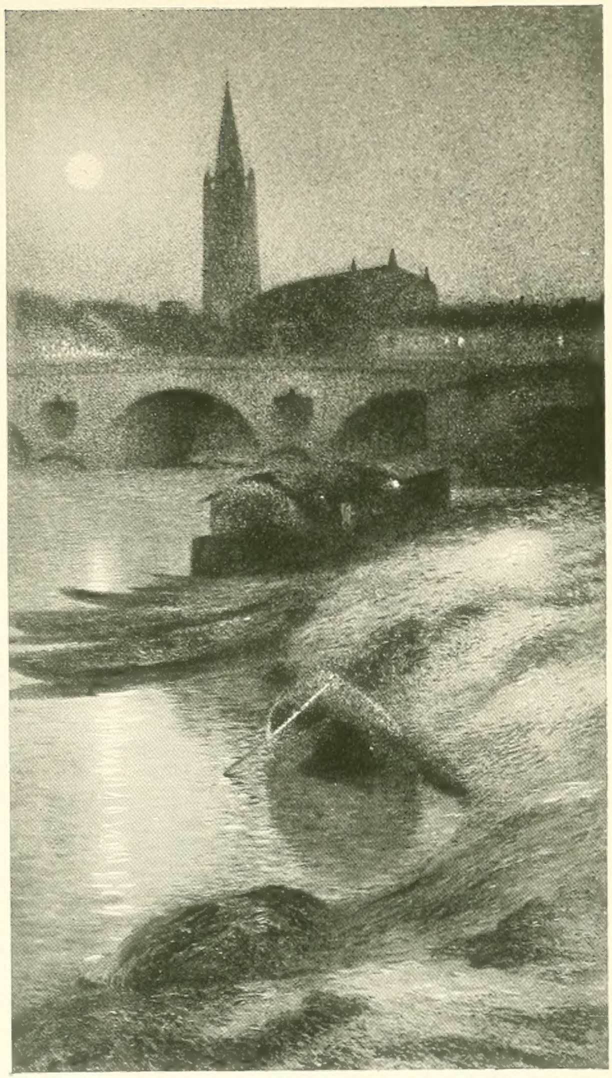
Georges Rochegrosse était le beau-fils de Théo-



Phot. Em. Crevaux

PAYSAGE

dore de Banville, il avait triomphé l'année précédente avec *Vitellius traîné dans les rues de Rome par la populace,* toile pleine de mouvement et de vie, riche de couleur et d'imagination. Pour Henri Martin, personne ou presque personne ne le connaissait ; on savait seulement que, né à Toulouse, il était l'élève de Jean-Paul Laurens.



Phot. Em. Crevaux

PAYSAGE

La mélancolique héroïne de Dante avait trouvé en lui un interprète ému et compréhensif.

Le pathétisme, et aussi la poésie qui intensifiaient cette œuvre, impressionnèrent favorablement les artistes ; par contre, les critiques en parlèrent peu ; quelques-uns, comme M. Paul Mantz, s'étonnèrent de ce succès; d'autres, comme MM. Georges Lafenestre et Joséphin Peladan, l'enregistrèrent avec satisfaction :

" L'épisode de l'Enfer, qu'expose M. Henri Martin, écrivait ce dernier dans *L'Artiste,* est hardiment conçu et traité avec une conscience de procédé qui le désigne à une première médaille. Qu'il l'ait ou non, il l'a méritée, et c'est là l'important. "

Enfin, tandis que Georges Rochegrosse obtenait le Prix du Salon, Henri Martin se voyait attribuer l'unique première médaille, qui devenait la plus haute récompense de l'année, puisque le vote pour la médaille d'honneur n'avait donné aucun résultat.

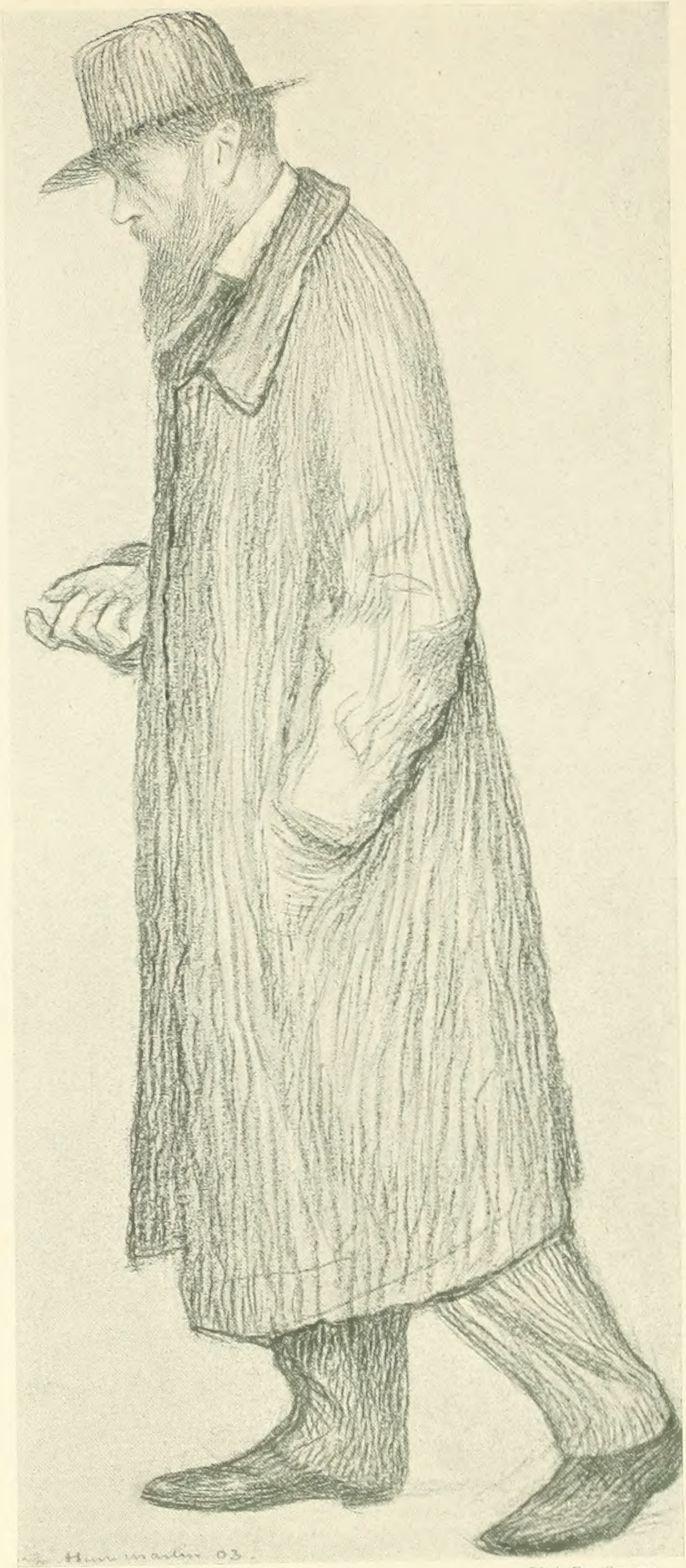
Henri Martin venait d'avoir vingt-trois ans, étant né à Toulouse, le 5 mai 1860. De son enfance, nous savons peu de chose ; tout jeune, il avait montré de rares dons artistiques ; mais, comme sa famille le destinait au commerce, ses classes faites, il lui avait fallu accepter de faire un stage chez un marchand de drap. Enfin, au bout de six mois, — six siècles, pour

l'adolescent qui revenait chaque fois plus ébloui de ses visites au Musée, — les siens, comprenant que sa vocation était irrésistible, s'étaient décidés à la favoriser.

Henri Martin était donc entré à l'Ecole des Beaux-Arts de sa ville natale ; il y était devenu l'élève de Jules Garepuy (1817-1893), un de ces rares professeurs de province, d'éducation artistique incomplète, mais passionné d'art, ancien élève de Delacroix, épris des Vénitiens et, en général, de tous les grands coloristes.

Sujet de premier ordre, Henri Martin ne devait pas tarder à connaître tous les succès scolaires ; en 1879, à dix-neuf ans, il obtenait le Grand-Prix et, pourvu de cette bourse annuelle de quinze cents francs, dont s'était montré si fier Jean-Paul Laurens vingt ans auparavant, le nouvel artiste était venu tenter la conquête de Paris.

S'il évoque avec émotion le souvenir de ses camarades d'alors, et surtout de Jean Rivière, artiste remarquable qui n'a pas voulu quitter sa ville, et de



Phot. Em. Crevaux

JEAN-PAUL LAURENS
Etude pour les *Bords de la Garonne*



BELLERY DESFONTAINES
Étude pour les *Bords de la Garonne*

Paul Gervais, le décorateur apprécié, il parle avec une ironie souriante — quand il en parle ! — de ses débuts, et surtout de son tableau : *Les Adieux de Mithridate à son fils,* qui lui avait valu ce grand prix.

Entré dans l'atelier de Jean-Paul Laurens en 1879, il envoya, dès 1880, au Salon des Artistes Français, un tableau titré : *Le Désespéré,* qui est au musée de Toulouse. En 1882, il exposa : *La Course à l'abîme,* toile fougueuse et véhémente qu'il conserve soigneusement — pour la regarder de temps à autre avec attendrissement — dans son atelier du Dépôt des Marbres ; il montrait aussi une *Nuit de Mai,* d'une jolie douceur.

Enfin, en 1883, sa *Francesca da Rimini,* acclamée par les artistes, favorisée d'une première médaille, acquise par l'Etat qui l'envoya au musée de Carcassonne où elle est toujours, consacra ses efforts.

Alors le métier d'Henri Martin n'avait pas cette vigoureuse originalité qui nous le fait aimer et qui, après les pires attaques, lui a valu les plus nobles admi-

rations. A cette époque, il était l'élève déférent et filialement attentif de Jean-Paul Laurens, son illustre compatriote, et il se proposait de faire, comme son maître, des tableaux sincèrement peints, selon le métier dont les traditions furent établies par Géricault et continuées par Delacroix.

Pourtant, dès 1884, avec son *Caïn* (musée de Montauban), il montre quelques velléités de s'engager dans des voies nouvelles ; il affirme, en outre, les qualités de visionnaire et de poète que laissait espérer l'œuvre de 1883, d'après Dante. En 1885, *Les Titans escaladant le Ciel* accentue encore le désir qui le tient de se libérer de l'influence traditionnelle, ou plutôt de l'emprise scolaire : heurté, véhément, son tableau témoigne d'une telle volonté que ceux qui le voient en sont pénétrés ; et cela lui vaut la Bourse de voyage.



DESSIN

— Je vais voir l'Italie, dit aussitôt Henri Martin.

Il alla vers ce pays dont la couleur et la sentimentalité l'attiraient. Il visita avec ferveur ses églises et ses musées ; il se recueillit longuement devant quelques-uns de ces chefs-d'œuvres qui, toujours plus impressionnants, se spiritualisent de siècle en siècle, se rapprochant toujours davantage de nous.

Son enthousiasme alla à Giotto. Pour nos yeux, comme pour nos sensibilités modernes, Giotto n'a rien perdu de son prestige. Nous éprouvons les mêmes joies supérieures devant les fresques du berger florentin que Cimabue enleva à son troupeau pour en faire son glorieux fils artistique, et aussi comme le Messie de cette renaissance, dont il était, lui, le Précurseur. La calme ordonnance de ces fresques, la vie qui les

anime, la poésie qu'elles dégagent, troublèrent profondément le jeune peintre.

Henri Martin avait alors vingt-cinq ans ; il entrait dans cette période critique où la personnalité de l'artiste s'éveille et, les yeux encore gros de sommeil, cherche sa voie. Giotto, en s'imposant à son admiration, lui ouvrait des horizons nouveaux. Jusqu'à ce jour, pris par le milieu dans lequel s'était développé son talent, il avait cru pouvoir exalter la vie et la passion en d'amples toiles.

— Mais, dit-il, après avoir vu l'Italie, je peignis avec amour.

A vrai dire, dès ses débuts, Henri Martin s'était révélé moins observateur que contemplatif ; sa pensée intérieure, que son métier déjà extériorisait, ne perdait rien de son charme un peu voilé, comme adouci. Dans la *Nuit de Mai*, de 1882, comme dans la *Francesca da Rimini*, il avait témoigné son désir d'être l'interprète des poètes et, dès 1887, Henri Martin le réalise plus complètement.



DESSIN

C'est encore Dante qui lui fournit le sujet de son tableau, cet épisode d'Ugolin qui emplit de sa tragique grandeur le Chant XXXIII de l'*Enfer*. La recherche de l'effet était servie par la virtuosité de l'artiste, devenue prodigieuse.

On avait enfin un peintre, un peintre d'histoire et de tradition, mais qui apportait au patrimoine commun une imagination débordante et un grand sens du lyrisme.

Alors, Henri Martin n'avait qu'à suivre la route qu'il s'était tracée ; elle s'ouvrait devant lui, droite, sans accident, pleine de soleil et de certitude ; ses vingt-huit ans connaissaient des succès et des acclamations, dont pouvaient être jaloux beaucoup de ses aînés. Et pourtant Henri Martin choisit



Phot. Em. Crevaux

JEAN RIVIÈRE
Étude pour les *Bords de la Garonne*

cette heure pour accomplir ce coup d'audace qui, pendant longtemps, stupéfia tous ceux qui avaient salué avec sympathie sa gloire naissante, et dans lequel l'avenir verra un bel exemple de conscience et de volonté artistiques.

En 1889, Henri Martin envoya *La Fête de la Fédération,* grande toile qui est au musée de Toulouse ; l'étonnement qui l'accueillit n'alla pas sans quelque stupeur.

Abandonnant le procédé qui lui avait valu ses premiers succès, bouleversant, pour ainsi dire, toutes les règles qu'avaient établies et imposées des générations d'artistes, le jeune peintre présentait un vaste panneau peint au "pointillé", comme on disait alors. Ce procédé, qu'on avait jugé à peine supportable chez des indépendants comme Paul Signac, M. Luce, Van Rysselberghe, ameuta contre Henri Martin presque tous les partis du Salon, et l'on conspua ceux qui furent assez courageux pour saluer, de leur respect et de leur admiration, le geste évolutif de leur jeune camarade.

Que fût-il advenu de

cette toile, si elle avait dû passer par le Jury ? Il ne nous est pas permis de répondre. Mais, le peintre étant hors concours, son œuvre fut exposée, et bien exposée ; seulement, elle souleva quelque scandale.

Aux représentations qu'on lui fit, Henri Martin répondit avec cette tranquillité sereine, et un peu dédaigneuse qui est la marque principale de son caractère :

“ Ma préoccupation — et cette déclaration nous fut transmise par son ami B. Marcel, le judicieux critique de *La Dépêche*, de Toulouse, qui est aujourd'hui directeur du Dépôt des Marbres — ma préoccupation du rendu de l'atmosphère s'augmentait plus tard, après trois mois passés à la campagne, en tête-à-tête avec la nature. Poursuivant ses divers effets, je fus emmené à la peindre différemment. La pleine lumière, éclatante et diffuse, estompant les lignes des personnages et du paysage, m'obligea impérieusement à la traduire comme je pus, mais autrement que par des taches débordantes, par le pointillé, par la décompo-



JEAN JAURÈS
Étude pour les *Bords de la Garonne*



MUSIQUE

sition du ton. Je sais que mon procédé irrite bien des gens. Mais qu'importe le procédé ! Qu'importe la formule ! Je ne prétends pas en avoir découvert une décisive, une définitive. Chaque jour je cherche, je cherche dans tous les sens, voulant trouver mieux."

Et cette déclaration justifie, ou plutôt explique, l'évolution d'Henri Martin. Grâce à cette décomposition du ton, grâce à ce pointillé qui n'est pas autre chose que la représentation des vibrations de la lumière, les personnages que peint Henri Martin ne meublent pas ses tableaux, mais ils y agissent : ils nous y apparaissent plus humains, plus "dans l'air". Il nous semble donc inutile d'insister davantage sur ce procédé, que beaucoup n'ont pas encore pardonné au peintre de la *Fête de la Fédération*. Maintenant, son œuvre — tout ce que son œuvre a de définitif — va parler pour lui.

En 1890, *Le Président Carnot à Agen*, grande toile officielle, mit une sourdine aux attaques qui reprirent l'année suivante, quand Henri Martin inaugura, avec *Chacun sa Chimère* (musée de Bordeaux), cette série de thèmes à la fois humains et mythiques, où éclate un peu de la pitié qu'il voue à l'humanité. *L'Homme entre le Vice et la Vertu* et *Vers l'Abîme* (1897), où une foule angoissée poursuit de ses supplications et de ses anathèmes un démon androgyne au dos duquel s'éploient des ailes de chauve-souris, font passer dans son œuvre comme un long et troublant frisson baudelairien.

En 1896, une exposition de ses œuvres, organisée à la galerie Mancini, rue Taitbout, lui avait, tout de même, conquis l'estime du grand public ; et puis, quatre ans auparavant, après *Chacun sa Chimère,* Henri Martin avait montré ses qualités de charme et de poésie dans *Les Troubadours.* Car, poète, peintre et toulousain, il se devait à lui-même d'interpréter quelques-unes de ces figures auxquelles tous ceux qui sont nés dans des pays de chansons et de soleil semblent avoir voué une adoration attendrie. Et c'est ainsi qu'il peignit cet autre tableau : *Clémence Isaure apparaissant aux Troubadours.* Car celle dont on évoque le souvenir tous les ans, dans une salle du Capitole de Toulouse, n'a rien perdu de son charme et de sa douceur ; une sorte de fétichisme populaire s'attache à ce passé chantant, dont elle est comme le symbole.

Après la *Douleur,* de 1894, si profondément et si humainement tragique, Henri Martin donna, en 1895, cette admirable décoration de l'Hôtel de Ville. Son plafond, *Apollon et les Muses,* annonce le décorateur incomparable qui triomphera, plus tard, avec ses panneaux pour le Capitole. Ses quatre écoinçons : *La Peinture, La Sculpture, La Musique, La Littérature,* se distinguent par la clarté de l'ordonnance, la richesse décorative. Dans le premier, il a voulu nous montrer son maître, Jean-Paul Laurens, auquel le lient une affection et une admiration toujours grandissantes, écoutant l'ap-



BEAUTÉ

pel des muses inspiratrices ; dans le second, nous reconnaissons le sculpteur Dampt, qui, une réduction de sa *Minerve* aux doigts, semble suivre des yeux des formes aux lignes harmonieuses.

Enfin, en 1899, *Sérénité,* la vaste et lumineuse composition du Luxembourg, arracha à Puvis de Chavannes ce cri qui, dans la bouche d'un tel artiste, équivaut à une indiscutable glorification :

— Celui-là me continuera.

Alors Henri Martin a reconquis tout son public. Volontaire, il s'est imposé à l'attention ; maintenant, c'est l'admiration de l'élite qui accueille chacune de ses œuvres : *Bucolique* (1901) ; *Musique* (1902), et enfin les *Faucheurs* (1903), grand triptyque pour le Capitole de Toulouse.

L'année suivante, *Le Travail,* triptyque pour la mairie de Marseille, nous montre un Henri Martin peintre de la vie et du monument.

M. Edmond Rostand, qui avait fait appel à Jean Veber, à H. Caro-Delvaille, à Mlle Clémence Dufau, à L. Pascau, à G. Delaw, pour embellir la villa Arnaga, à Cambo, demanda à Henri Martin le tableau qui figura au Salon de 1905.



LE BASSIN

En 1906, *Les Bords de la Garonne* viennent compléter la décoration pour le Capitole de Toulouse. Au bord du glorieux fleuve, qui reflète toute la ville natale, Henri Martin a imaginé de réunir, en une mélancolique théorie, tous ceux qui furent ses maîtres et ses amis depuis toujours : J.-P. Laurens, J. Jaurès, Bellery-Desfontaines — peintre et glorieux artisan mort l'automne dernier, — Paul-Albert Laurens. En 1907, *Crépuscule* lui vaut enfin sa médaille d'honneur.



TRISTESSE.

Car, il faut bien le dire, cet original et puissant artiste, qui a véritablement apporté quelque chose de nouveau dans l'art contemporain, ce peintre, à la fois peintre et poète, dut mériter pendant douze ans la haute récompense à laquelle lui donnaient droit son effort opiniâtre et son labeur persévérant.

Pendant douze ans, on parla de lui pour cette distinction que tous les artistes — même ceux qui votaient contre — lui avaient depuis longtemps accordée.

On lui disait :

— Vous êtes bien au-dessus de cela ?

— Puisqu'une médaille d'honneur existe, répondait-il, je *dois* l'avoir...

Et il l'eut... Et ce jour-là bien des artistes s'honorèrent.

Son dernier envoi est cette *Lecture* qui nous montre un Anatole France entouré de ses disciples et discourant dans la lumière que filtre le feuillage argenté des oliviers.

Je n'aurai pas fait connaître entièrement Henri Martin tant que je n'aurai pas dit quel rare paysagiste sait être ce peintre des héroïnes, des fées et des muses, des artistes et des paysans, des penseurs et des ouvriers.

Epris de ce Quercy et de ce Languedoc, d'où il est originaire, il nous en a révélé les aspects divers avec un rare bonheur d'expression. Là, plus que partout ailleurs, son procédé d'enveloppement le sert : ses fermes basses, ses ponts, ses églises s'imposent à nous autant par leur pittoresque que par la

poésie dont semble les avoir "chapés" le peintre qui les évoque plus qu'il ne les copie ; et Venise, qui a sollicité sa sensibilité, il l'habille, pour nous, de toute la mélancolie que pourrait lui enlever un modernisme envahissant.

Henri Martin, chevalier de la Légion d'honneur en 1898, a été fait



M. HENRI MARTIN DANS SON ATELIER, PAR BELLERY-DESFONTAINES

officier en 1905. A l'Exposition universelle de 1889, il a obtenu une médaille d'or et un grand prix en 1900.

Ses œuvres sont de celles dont on se souvient et qui, jalonnant la route de l'Art, restent debout éternellement, harmonieuses et lumineuses...

J. VALMY-BAYSSE.



DÉCORATION DE LA VILLA DE M. EDMOND ROSTAND, A CAMBO (FRAGMENT)



BUCOLIQUE



SERENITE

CRÉPUSCULE





MEDAILLE D'HONNEUR — 1907



LA PEINTURE — LA LITTÉRATURE — LA SCULPTURE — *[illegible] l'Hôtel de Ville de Paris.*



TRAVAIL. — [illegible]



TRAVAIL. — *Triptyque pour la Mairie de Marseille*



TRAVAIL. — *Triptyque pour la Mairie de Marseille*



DOULEUR



CLÉMENCE ISAURE APPARAISSANT AUX TROUBADOURS



LES FAUCHEURS — Tript



LES BORDS DE LA GARONNE





pour le Capitole de Toulouse





Panneaux pour le Capitole de Toulouse



A CHACUN SA CHIMÈRE



VERS L'ABIME



ÉTUDE DE NU



XI



Mme VIVIANI

L'INSPIRATION — PANNEAU DÉCORATIF



L'artiste représenté dans ce panneau
est le sculpteur Alexandre Charpentier





Au milieu du groupe principal, composé de littérateurs et d'artistes, M. Anatole France commente l'ouvrage qu'il vient de lire. ○ ○ ○



ÉTUDE

LISTE DES GRAVURES

CRÉPUSCULE

LA PEINTURE — LA LITTÉRATURE — LA SCULPTURE

TRAVAIL, TRIPTYQUE

DOULEUR

CLÉMENCE ISAURE APPARAISSANT AUX TROUBADOURS

LES FAUCHEURS

LES BORDS DE LA GARONNE

A CHACUN SA CHIMÈRE

VERS L'ABIME

ÉTUDE DE NU

NU

PORTRAIT DE Mme VIVIANI

L'INSPIRATION

LA LECTURE

ÉTUDE